

L'INFAMIE ALLEMANDE

LES CAPTIFS CIVILS TORTURÉS

(Rapport officiel).

(suite)

Le Retour.

Dès le début de notre mission, nous avons pris le parti, monsieur le Président, de donner à nos rapports la forme simple et purement objective qui caractérise les documents judiciaires. Il nous est cependant impossible de taire complètement la tristesse et l'indignation que nous avons ressenties, en voyant l'état affligeant dans lequel les Allemands nous ont rendu les otages qu'ils avaient enlevés de notre territoire au mépris de tout droit des gens. Pendant le cours de notre enquête, nous n'avons cessé d'entendre la toux obsédante qui déchirait les poitrines. Nous avons vu de nombreux jeunes gens dont la gaieté semblait morte et dont les visages émaciés et pâles décelaient la thèse physique déjà peut-être irréparable. Aussi la pensée nous venait-elle malgré nous que la scientifique Allemagne, qui se targue si volontiers d'avoir toujours marché à la tête des nations dans la lutte contre la tuberculose, semble avoir appliqué son esprit de méthode à préparer dans notre pays la propagation du fléau redoutable qu'elle a si ardemment combattu chez elle.

Nous n'avons pas été moins profondément émus en voyant des femmes pleurer leurs foyers abandonnés, leurs maris, leurs enfants disparus ou retenus captifs et en remarquant sur la physionomie d'un grand nombre de prisonniers et jusque dans leurs attitudes l'empreinte morale laissée par un régime odieux, inflexiblement destiné à abolir chez ceux qui le subissent le sentiment de la dignité et de la fierté humaines.

Le maire de Saint-Egrève, qui en a reçu une vingtaine et les a logés dans une école, nous a dit qu'au début de leur séjour dans sa commune, les femmes principalement étaient très déprimées. Elles se croyaient encore en prison et se montraient si craintives que, pour sortir ou pour écrire une lettre, elles demandaient des permissions. M. Maltraire, sous-préfet de Saint-Julien, M. le commissaire spécial Perrier et M. le docteur Favre, maire d'Annemasse, ont constaté l'état de misère physiologique dans lequel se trouvaient presque tous les arrivants. Un convoi de 1,300 personnes a été particulièrement impressionnant, et il a fallu transporter sur des brancards, à la descente du tramway, une trentaine de femmes qui en faisaient partie. Plusieurs d'entre elles étaient octogénaires; deux avaient plus de quatre-vingt-dix ans. C'étaient, nous a-t-on dit, de véritables loques.

M. le docteur Lapin, dont le témoignage est d'autant moins suspect qu'il émane non de nos compatriotes, mais d'un citoyen argentin, médecin de la Faculté de Gênes, a examiné environ cinq cents prisonniers civils rapatriés. La plupart étaient profondément épuisés. Beaucoup de vieillards étaient atteints de bronchite ou d'emphysème; plusieurs sont morts à Annemasse, de congestion pulmonaire ou d'affaiblissement cardiaque. Comme ils étaient dans un état de dénutrition épouvantable, la moindre des affections prenait chez eux une allure grave. Le doc-

teur a constaté chez trente ou quarante femmes un trouble physiologique persistant, phénomène qu'il a attribué à une violente commotion nerveuse; et il a soigné trois cas d'aliénation mentale.

Hommage aux Suisses.

Nous ne saurions terminer ce rapport monsieur le président du Conseil, sans vous signaler l'émotion reconnaissante avec laquelle tous nos rapatriés nous ont fait part de l'accueil si touchant qu'ils ont reçu dès leur arrivée à Schaffhouse. Des aliments, des vêtements, des chaussures et du linge leur ont été distribués. Les meilleurs secours leur ont été prodigués par des femmes généreuses, que l'aspect lamentable de ces malheureux ne rebutait pas, et qui, remplies de pitié pour les infortunés dont elles étaient témoins, trouvaient dans la bonté de leur cœur les ressources de cette bienveillance affectueuse qui, plus encore que les soins matériels, console et réconforte les âmes meurtries. La gratitude que la Suisse a su inspirer à tant de pauvres gens si cruellement éprouvés est immense; nous en avons recueilli partout le témoignage. Veuillez agréer, etc.

— FIN —

UN FRANCISCAIN DANS LES TRANCHÉES

M. Emile Vandervelde, ministre d'Etat belge et député socialiste, raconte l'histoire d'un lieutenant dont il a constaté et admiré la bravoure: Le poste occupé est à 200 mètres des tranchées ennemies. Il est commandé par un lieutenant qui a fait le sacrifice de sa vie. Alors que les soldats sont relevés toutes les 24 ou 48 heures, lui n'abandonne pas sa tranchée, redoublant de surveillance, toujours aux aguets, indiquant par le téléphone tout ce qui se passe visiblement chez l'ennemi. On le ravitaillait aussi régulièrement qu'on le peut, mais, les jours de haute lutte, quand le terrain est labouré par les obus, les shrapnells et que les balles sifflent de toutes parts, le lieutenant se serre le ventre et se passe de manger et de boire. L'eau qui l'entoure est pestilentielle; elle lui donnerait le typhus. Mais, sa vie doit doubler les tortures de sa soif. Il n'en fait rien paraître. Jusqu'ici, il n'a été que fort légèrement contusionné à une main. Récemment, un obus a éclaté dans sa tranchée, la bouleversée, tuant des soldats, détruisant tout. Il en est sorti indemne. Ce brave ne cesse d'encourager les 36 hommes qu'il a sous ses ordres, et qui se feraient tous tuer pour lui. Est-ce un ancien sous-officier de notre armée promu lieutenant? Avant la guerre, c'était un franciscain. Il s'engagea au début de la campagne; sa bravoure et sa décision lui valurent les épaulettes. Sur l'une des parois de sa tranchée, il a tracé: "Vive le Roi!"

LES AUTELS PORTATIFS POUR LES PRETRES SOLDATS.

A l'heure actuelle, l'œuvre catholique qui a organisé la construction des autels dont la moitié a déjà été expédiée. On a pu, également, envoyer douze cents pierres consacrées par les évêques et qui sont indispensables, d'après le rite, pour la célébration de la messe.

Journal de Guerre d'un Gourmier

LES HEURES NOIRES.

Par une sente étroite, je regagne la route. A droite et à gauche, sur une série de mamelons, quelques compagnies déployées en tirailleurs tiennent toujours héroïquement pour couvrir la retraite. En soutien, derrière elles, un groupe de 75 usc ses dernières munitions, crachant la mort par incessantes rafales sur l'avalanche qui se rue. Pour éviter la cohue qui au loin barre la voie d'une infranchissable barrière, à travers bois je prends un raccourci. Il est terriblement touffu, ce bois. C'est une mêlée d'essences forestières, une bousculade d'arbres croissant leurs branches comme des bras de lutteurs, cambrant ou courbant leurs troncs comme des torse, luttant de toute la force de leurs sèves puissantes dans un combat silencieux de colosses. Ça et là, des arbres morts, séchés sur pied, le corps nu, dépourvu de la chemise d'écorce, tordent leurs bras ainsi que des convulsionnaires et mettent la note désolée de leurs cadavres blancs parmi l'exubérance folle des vivants revêtus par l'état de leurs plus beaux atours.

En passant auprès d'un taillis, j'entends une voix, oh! bien faible, qui appelle: "Maman! maman! maman!" Je m'approche, et, sous des branches basses, je découvre un petit fantassin, au visage imberbe de fille, qui s'est traîné là pour mourir. Un bras brisé, la poitrine trouée, par quel prodige d'endurance et d'énergie a-t-il pu venir jusqu'ici. Je lui parle; il ne me répond pas. Ses yeux fixés dans la vague semblent regarder quelque chose ou quelqu'un lointain, bien loin, que moi je ne vois pas. Sa maman, sans doute, qu'il appelle, le pauvre gosse! Dans la paix du grand bois qui sur lui tend des courtoises de verdure, il agonise. A chaque mouvement respiratoire, du sang bouillonne sur sa capote en grosses bulles rouges, et c'est un horrible petit bruit de vieux soufflet qui s'échappe de son sein percé et gargouille. De ce mouvement de va et vient qu'ont les moribonds, sa main valide aux doigts crispés râsse le sol. Soudain, un long trépidement secoue convulsivement le soldat; puis un sourire passe sur ses lèvres blêmes, adressé à ce quelque chose de bien lointain qu'il regarde, invisible pour moi, un sourire de tout petit enfant dans son berceau, au seuil d'un beau songe. Maintenant il ne bouge plus, le petit fantassin; il dort; son sommeil est immense; il n'est nul bruit au monde qui puisse l'éveiller. Je m'éloigne. Je l'entendrai toujours au fond de mes oreilles, ce cri d'enfant blessé à mort au fond d'un bois, appelant sa mère: "Maman! maman! maman!"

Ayant regagné la plaine, au travers des villages, sur le visage des gens qui vaquent à leur travail coutumier, il me semble lire comme une secrète satisfaction. Nul d'entre eux ne m'adresse la parole et, presque honteux, mais animé au dedans de moi-même d'une furieuse colère, sous leur indéfinissable regard, je file.

Dans un grand pré, cent mètres avant d'arriver à M., je retrouve les miens aux quels on a donné l'ordre d'attendre. Sur la route opposée, au milieu de la poussière grise, l'armée en retraite s'écoule. Aujourd'hui, ce n'est plus un torrent impétueux c'est un fleuve immense qui, dans ses flots irrésistibles, charrie à peine bords les hommes, les chevaux, les canons, les voitures. Des régiments aux effectifs encore complets deux jours auparavant et dont il ne reste que le squelette maintenant défilent. Coude à coude, hâves, exténués, mais dans leurs yeux enfoncés une lueur de rage qui, terrible, flambe, les hommes passent sur toute la largeur du chemin. Des ordonnances tiennent en main le cheval de leur officier; celui-ci est resté quelque part par là. Et ce sont des fourgons, des fourragères, des prolonges, des voitures de réquisition de toutes formes et de toutes provenances, des autos légères de lourds autobus, des caissons, des canons, de longues barques en tôle de pontonniers, qui pressés les uns contre les autres roulent dans un enchevêtrement de roues. Et toujours des blessés, encore des blessés hissés, couchés, accrochés de leurs leurs forces d'être qui ne veulent pas mourir, sur ces véhicules. Sur tout cela, un bruit de jurons, d'appels, de plaintes, de hennissements, de piétinements de troupeau immense, de cornes raupes d'auto, de roues cahotées qui crient sur les essieux qui s'entrechoquent, qui broient la route, et de l'artillerie qui ferraille. Oh! la retraite!

J'accompagne un officier jusqu'à l'état-major qui se trouve à quinze cents mètres de là, à la gare de H.. Trois généraux discutent; il en est un qui, ses cantines perdues, se plaint de n'avoir rien mangé depuis quarante-huit heures. Cela me fait songer qu'à moi aussi mon ventre est vide. Dans un coin assis, la tête entre les mains, un commandant d'état-major silencieusement pleure à grosses larmes. Cela me tord le cœur de voir ainsi pleurer cet homme. Sans que nous l'ayons entendu venir, foudroyant, un obus arrive. Les vitres volent en éclats, de la mitraille tombe; il faut partir.

Nous quittons notre patrie en avant de M., et grimant le long d'un coteau, nous allons nous établir dans une luzernière à la corne d'un bois, au-dessus du village. Des groupes de fantassins, débandés, passent à travers

champ. Il y en a de partout de ces fantassins: de l'Est, du Centre, du Midi; ils n'ont dans la mémoire qu'une vision sanglante, tout le reste dans leur cerveau n'est qu'un trou. Cependant dans sa gaine noire, déchiquetée, porté par un vieil adjudant et escorté par une poignée d'hommes farouches, un drapeau passe. Le spectre de la France, d'une France saignante et douloureuse, secouant ses bras aux poings fermes et ses cheveux épars, se lève. Maintenant les obus tombent tout proches dans leur éclatement noir. Nous faudra-t-il donc mourir ici? Comme elle est sinistre cette corne de bois!

La nuit tombe et avec elle la bataille s'apaisa. Nous établissons en avant un petit poste qui place plusieurs sentinelles; ainsi nous sommes à l'abri de toute surprise. Puis tandis que nous chevauons, à pleines dents, rasant la luzernière nous craquons un dur biscuit et ouvrons des boîtes de "singe". Heureusement que dans un flacon j'ai de l'aude-vie. Le repas terminé, repas bien frugal, mais que les Boches ne mangèrent pas, chacun s'étend sur l'herbe, la bride au bras et prêt à tout. Il est défendu de fumer. Etant de quart, je vais visiter les sentinelles. Leurs yeux scrutant les ténébreux, l'oreille attentive, elles font bonne garde. Nous entendons dans le silence les fifres aigres des Allemands qui, musique en tête, triomphalement, entrent dans M.. Tout de même s'ils nous avaient là. Au loin une rumeur sourde circule dans les campagnes, c'est la retraite qui continue. Toujours plus haut de torrent remonte vers sa source.

Des heures interminables s'écoulent, tissées de trames: à tout moment, on s'attend à voir l'ennemi surgir de l'ombre où il semble rampent des traîtres. Rompu de fatigue, je m'endors d'un sillon, au-dessus de moi indifférent à tout. La souveraine beauté à nos faits et gestes d'infiniment petits, la nuit, au travers de son masque de velours sombre, clignote ses yeux d'or.

On me réveille; il faut partir. Nous rejoignons la route où, comme un affluant qui grossit un cours d'eau, nous nous mêlons aux rangs pressés de l'armée en retraite. Oh! cette route, cette route sur laquelle, pour faire trois kilomètres, nous dûmes mettre près de quatre heures! Un point suspendu sur le canal de la Marne au Rhin et sur lequel il fallait passer occasionnellement l'ennemi. On faisait cent mètres, et l'on s'arrêtait un long moment durant lequel, le nez sur l'encolure de son cheval, on dormait, et puis l'on repartait pour recommencer ensuite.

Enfin, nous le passons ce pont, et tout à coup un soupire de soulagement gonfle notre poitrine. A l'horizon, une fois encore pour nous le jour nait sur la terre lessivée vers l'Orient la robe sombre de la nuit. Il s'annonce, ce jour, qui va sans doute être un jour d'affreux carnage, par une aurore d'une splendeur magique. Le ciel n'est qu'un immense champ de roses, à l'extrémité duquel, derrière une colline qui a l'air d'être le bout du monde, un incendie rougeole, un brasier rond comme un dôme point, s'élève, s'étend, s'amincit, fait une énorme bulle couleur de cuivre rouge, qui, rapide et légère, s'envole. Un premier rayon carmin poignarde l'Occident éclaboussé de sang, et la bulle, montant toujours, devient jaune, aveuglante, chaude, s'élevant sur les plumes des sacs de poudre d'or. Alors, d'un fourré de genêts, une alouette s'enlève tout droit et, comme un point noir dans le ciel sur le berceau du jour protégé par des gazes opaques, de son chant allégre, la première salue le jeune soleil.

Alouette grise, petit oiseau de France, nous annonces-tu la victoire? Hélas! non, pas encore!

UN VOLONTAIRE SUISSE DE 16 ANS.

Le "National Suisse" de la Chaux-de-Fonds, publie la lettre suivante qui est envoyée par un jeune suisse au Président du Cercle Français de la Chaux-de-Fonds! Challans, (Vendée), 1er mars. Monsieur, "C'est un petit Suisse qui vous écrit: Vous vous rappelez peut-être avoir, au mois d'août, fait un passeport pour cinq jeunes gens, qui voulaient s'engager pour la France. Je suis un de ces jeunes hommes. J'ai été blessé le 9 janvier dans les tranchées, d'où on m'a évacué dans un hôpital, où le général d'Amade m'a félicité car je n'ai que 16 ans. Je vous garantis que je ne me repens pas de m'être engagé. Je serai bientôt guéri et je vais retourner aux tranchées; j'y vais de bon cœur. Cette fois, nous aurons la victoire. J'espère que tout va bien à la Chaux-de-Fonds et que la population est pour la France. "Recevez mes meilleures salutations et tous mes vœux pour le beau pays que je sers. "Vive la France! RAYMOND GILLARD.

BULLETIN FINANCIER.

Table with columns for 'Change', 'Coton', and 'Wadding'. It lists various market rates and prices for commodities like cotton and wool.

Table titled 'Ventes' (Sales) listing various stocks and bonds with their respective prices and values.

Table titled 'Bons Divers' (Various Bonds) listing different types of bonds and their market values.

Table titled 'MISCELLANEOUS' listing various goods and their prices.

Advertisement for 'CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIM' featuring a star logo and the name 'PAUL GELPI & FILS AGENTS'.

Advertisement for 'LIGNE FRANÇAISE' (French Line) shipping service, listing routes to Bordeaux, Niagra, and Chicago.

Advertisement for 'CHEMINS DE FER' (Railways) and 'LIGNE PRESIDENT ROUTE'.

Advertisement for 'Le Train de New York' (The New York Train) with departure times and ticket information.

Advertisement for 'New Orleans Great Northern R.R.' excursions, including 'LA VILLE MAGIQUE DU SUD'.

Advertisement for 'SAINT TAMMANY' featuring 'Le climat le plus salubre des Etats-Unis' and 'Trains de plaisir à Bogalusa'.

Section titled 'VENTES AUX ENCHERES' (Auctions) listing various items for sale and their prices.

Section titled 'ANNONCE JUDICIAIRE' (Judicial Notice) regarding a property sale and legal proceedings.

Section titled 'PAR LE CONSTABLE' (By the Constable) regarding a judicial notice and property matters.

Section titled 'AVIS DE SUCCESSIONS' (Notice of Successions) regarding legal notices for estates.

Section titled 'Succession de M. Louis Bernard' regarding a notice of succession for a deceased individual.

Section titled 'Succession de M. Louis Connell' regarding a notice of succession for a deceased individual.

Section titled 'Succession de M. Louis Connell' regarding a notice of succession for a deceased individual.

Section titled 'ASSURANCES' (Insurance) listing various insurance companies and their services.

Section titled 'ANNUAL STATEMENT' (Annual Statement) providing financial reports for insurance companies.

Advertisement for 'Louisville & Nashville R. R. Co.' highlighting the 'NEW YORK & NEW ORLEANS, Limited' train service.

Advertisement for 'F. A. BRUNET' watchmaker, jeweler, and goldsmith, located on Rue Royale.

Advertisement for 'W. G. COYLE & CO., Inc.' charcoal and coke suppliers, located on Rue Carondelet.